

LA BARBARIE DU MONDE MODERNE ET SON IMPACT DESTRUCTEUR SUR TOUTE SUBJECTIVITE

Georges J. Akl

Pour le philosophe Michel Henry, la civilisation occidentale a basculé dans *La Barbarie*, titre de son ouvrage datant de 1987.

En effet pour Henry, les sociétés contemporaines s'acharnent à conspirer contre la vie intérieure en vue de l'étouffer, rejoignant dans ce constat celui de Georges Bernanos.

Les individus n'accèdent pas alors à une identité personnelle reflétant leur subjectivité, ils n'accèdent pas alors au vrai self en termes psychologiques, ce qui les emprisonne dans une identité de substitution qu'ils empruntent aux modèles sociaux dominants, ce qui les empêche d'exprimer leurs vraies aspirations et d'accéder à la créativité en se réalisant soi-même en étant à l'écoute de leur propre intériorité, ce qui suppose qu'ils puissent se recueillir. Or dans le monde contemporain c'est la dispersion qui domine. Les individus se fondent alors dans la masse anonyme en succombant au conformisme.

Il n'est pas étonnant alors que privé de ce qui fait sa singularité le sujet n'ait plus d'autre moyen de survivre, faute de pouvoir vivre, que de s'enfermer dans un processus autodestructeur qui laisse libre cours à l'expression de sa haine de lui-même à laquelle correspond celle d'autrui. A moins encore que ce processus de dépersonnalisation ne débouche sur l'affolement, voir la franche folie.

Du fait de cet écrasement, de cet étouffement de sa subjectivité sous le masque réducteur et aliénant de l'identité sociale tolérée par la société sous sa forme la plus fruste, la plus étriquée et appauvrie, du fait d'un appauvrissement culturel sans précédent, le sujet se trouve incapable de se relier à autrui de manière authentique et créative, d'où une considérable dégradation des relations humaines.

Henry se pose alors la question de savoir comment et pourquoi la Civilisation a pu ainsi s'engager dans un tel processus autodestructeur et négateur de la Vie.

La révolution galiléenne et le développement technologique qu'elle a rendu possible seraient la source de la régression culturelle dans le monde Occidental

Il avance alors l'hypothèse selon laquelle ce processus prendrait sa source dans le phénomène de technicisation qui s'est emparé du monde du fait de la révolution industrielle et qui fut rendu possible par le projet galiléen de décrire l'univers de manière mathématique en faisant abstraction des données de la sensibilité, donc finalement de la subjectivité.

En effet, pour Galilée, la Nature et l'univers peuvent être décrits de manière mathématique, ils obéissent à des lois mathématiques qui peuvent être dégagées scientifiquement et qui sont immuables, éternelles et fixes.

Cependant le projet galiléen qui constituait à la base une rupture épistémologique ayant pour but de fonder une connaissance scientifique de la matière et de l'univers matériel, et en aucun cas une connaissance de l'homme, a été dévoyé dans la mesure où l'approche galiléenne qui se voulait purement méthodologique et qui était clairement circonscrite dans son domaine d'application et sa prétention à connaître le monde, fut bientôt considérée comme la seule véritable voie pour connaître la réalité, fut-elle humaine. Cela fut rendu possible en partie grâce au prestige acquis par les sciences de la Nature et l'extension considérable de leurs applications et le changement positif qui s'en suivit dans la vie quotidienne des hommes en termes de nouvelles techniques qui se traduisirent en la possibilité de l'accroissement du bien-être des humains et de l'efficacité de leur action sur la nature, ainsi que par des avancées au niveau des moyens techniques mis à la disposition de la médecine.

Ainsi, ces avancées donnèrent aux humains le sentiment qu'ils pourraient grâce au développement continu et ininterrompu de la science « devenir comme maîtres et comme possesseurs de la Nature », comme a pu l'affirmer Descartes d'ailleurs alors même qu'il était philosophe. D'où le sentiment qui en résulta que la science constituait la voie royale pour connaître le tout de la réalité.

Or Henry note à juste titre, d'une part, que cet univers matériel et naturel statique et immuable est complètement étranger à la Vie, celle des hommes, qui est par essence toujours changeante, oscillant entre la Souffrance et la Joie, obéissant ainsi à ses propres lois qui ne sont jamais celles de la matière et du monde, mais celles de la Vie.

D'autre part, Henry rappelle que la description de ce monde matériel ou naturel dans lequel vivent les hommes, sous forme d'équations ou de lois mathématiques, alors même qu'elle repose sur une réduction phénoménologique qui consiste à faire abstraction des données sensibles, n'en demeure pas moins en elle-même un produit de l'affectivité, un mode d'appréhension de la réalité qui repose sur des idées elles-mêmes produites par la subjectivité, dans la mesure où cette description mathématique repose finalement sur l'auto-affectation, autrement dit sur la capacité de l'être humain à être affecté par son environnement et à se sentir soi-même comme étant transformé, affecté par le contact avec cet environnement proche ou lointain, d'où sa capacité à sentir cet environnement et à le penser d'abord de manière concrète, ensuite de manière abstraite.

Ainsi, les idéalités mathématiques sont ultimement le produit de la praxis humaine, de l'expérience humaine et de la tentative de l'homme de saisir son environnement sensible de la manière la plus rationnelle possible, comme le rappelle Henry.

Il s'en suit que, concernant la prétention scientifique à réduire la Nature dans sa totalité à des équations mathématiques éternelles et stables, M. Henry affirme que:

Cet être stable et véritable, toujours identique à lui-même et comme tel réel, il n'est rien de réel justement, mais une idéalité, il n'existe pas en soi mais comme un produit, le produit de ce qui ne revêt jamais cette condition d'être là dans l'ek-stase d'un voir mais seulement, en tant qu'auto-affectation de cette ek-stase, [a] la forme du sentiment et de la vie. Dans cette forme il se montre variable d'un individu à un autre.

Henry 2008: 122

Autrement dit, la description objective et scientifique du monde naturel est rendue possible par l'expérience subjective que chacun fait de ce monde naturel. Or, l'expérience subjective du

monde et de la Vie est toujours personnelle, elle varie qualitativement considérablement d'un individu à l'autre dans la mesure où cette expérience obéit aux lois de l'affectivité. Or celle-ci est toujours personnelle, singulière, contrairement au monde naturel qui obéit à des lois objectives et universelles.

Finalement faire abstraction des données de la sensorialité en prétendant avoir accès à l'Etre réel de la Nature, sous forme de lois ou d'équations mathématiques, c'est faire abstraction de l'affectivité, de la subjectivité, donc de la Vie telle qu'elle se révèle à elle-même en chacun sans médiation à travers le phénomène de l'auto-affection....

Ainsi, prétendre réduire la Nature à des équations mathématiques c'est comme confondre une partition musicale avec l'enchaînement mathématique des fréquences qui la sous-tendent, et qui font vibrer l'instrument musical, en faisant abstraction de la manière dont les sons sont perçus ou entendus par celui qui écoute et de la dimension qualitative et existentielle de leur réception par celui qui les écoute. C'est réduire le charme et la beauté d'une musique à des variations de fréquences d'ondes électromagnétiques qui font vibrer un instrument de musique d'une certaine façon qui peut être décrite selon des équations mathématiques.

Seule la prise en compte des données de la sensorialité nous donne accès à un monde humain à travers le phénomène de l'auto-affection

En effet, en faisant cette réduction de la subjectivité, on ne peut rendre compte en aucune manière de la façon dont l'amateur d'art entend cette musique et organise imaginativement les sons entendus qui ne peuvent absolument pas se réduire à une équation mathématique, puisque c'est seule la subjectivité de celui qui écoute, l'auto-affection qui sous-tend sa subjectivité absolue, qui confère aux sons mécaniques émis par l'instrument musicale qui en eux-mêmes n'ont aucune signification, une tonalité qualitative particulière qui l'affecte d'une manière dépendante de sa propre sensibilité, et de sa propre capacité à apprécier la beauté de cette œuvre en l'organisant en un tout synthétique qui entre en résonance avec sa propre sensibilité, sa propre affectivité, son vouloir-vivre dirait Schopenhauer, son inconscient diraient Schelling ou Nietzsche ou Freud, son intériorité dirait Michel Henry qui n'est jamais inconsciente pour lui, et qu'on découvre et éprouve et cultive en se recueillant et en s'enrichissant au contact des grandes œuvres d'art et celles de la culture en général, et qui se trouve ainsi exprimée et accrue dans son pouvoir de sentir le monde et de s'éprouver elle-même.

Ainsi, c'est par sa sensibilité esthétique, toujours subjective et individuelle, que l'amateur d'art écoute et apprécie une partition musicale. Et s'il parvient à éprouver la beauté de celle-ci, c'est grâce au phénomène de l'auto-affection par lequel l'individu se sent lui-même et s'éprouve comme étant affecté d'une certaine manière qui est source de joie pour lui par cette partition, et cela en réalisant pour son propre compte imaginativement le processus psychique intérieur de mise en correspondance par lequel le musicien s'est senti joyeusement affecté par la création de son œuvre musicale. Or cela suppose le recueillement et la méditation.

En effet, à travers l'écoute de l'œuvre musicale, ce sont les âmes qui entrent en rapport l'une avec l'autre à travers le mode de communication musicale. Or cette mise en rapport par laquelle deux âmes vibrent ensemble en écho d'un même élan, d'un même sentiment, est rendue possible par le fait que chacune éprouve en elle-même à travers le phénomène de l'auto-affection la même émotion que l'autre. Ainsi, c'est parce qu'elles partagent le même vécu grâce au phénomène de l'auto-affection propre à la subjectivité absolue, qu'elles sont capables de se comprendre elles-mêmes non pas intellectuellement, par la réflexion, mais intuitivement, grâce

à une sensibilité commune qu'elles partagent. Or, cette analyse vaut pour toute œuvre d'art, quelle que soit sa forme ou l'instrument en jeu.

Par conséquent, faire abstraction de la sensibilité, donc de la subjectivité, c'est rendre impossible tout partage véritable, toute communion des âmes ou des esprits. Or le monde moderne en conspirant contre la vie intérieure, coupe les individus d'eux-mêmes, de leur intériorité. Il s'en suit qu'ils deviennent incapables d'entrer en résonance avec les grandes œuvres d'art et d'en éprouver la beauté, en en étant affecté, et de partager ainsi la vision du monde ou la sensibilité esthétique propre à l'artiste, ainsi que sa joie. Ce processus coupe finalement les individus les uns des autres et les isole dans la mesure où ils ne sont plus en contact avec leur propre intériorité et qu'ils n'ont plus à partager que leur vide intérieur.

La disqualification de la subjectivité par le monde moderne au nom de l'objectivité scientifique trouverait sa source dans la volonté de la vie de se fuir elle-même dans le monde de la technique et ses divertissements

Or la révolution scientifique qui s'est ensuite déployée selon ce paradigme scientifique galiléen n'a fait qu'accentuer ce divorce entre la connaissance scientifique qui seule serait objective, d'une part, et la subjectivité, de l'autre, entraînant progressivement la disqualification de cette dernière ramenée à un tissu inconsistant d'illusions sensorielles qui ne donnent pas accès à la chose en soi, à la vérité d'autrui ou du sujet.

Ainsi le fondement concret de la connaissance, qui est toujours subjectif, dans la mesure où il est le savoir de la Vie, a été alors systématiquement dévalué et ignoré.

Cependant Henry questionne ce qui dans la subjectivité absolue a rendu possible une telle désappropriation, une telle aliénation, un tel retournement de la Vie contre elle-même.

Henry postule alors que la Vie est par essence un processus constant de passage du souffrir au jouir, ces deux dimensions étant indissociables. Or c'est lorsque les individus ne sont plus prêts à assumer la souffrance inhérente à tout processus de réalisation de soi, qu'ils cherchent à étouffer leur subjectivité en se réfugiant dans le monde de la technique et des divertissements qui lui sont propres pour s'oublier soi-même en mettant toute leur énergie au service de la productivité technicienne.

C'est cet oubli de soi qui fut rendu possible selon Henry d'abord par la révolution scientifique galiléenne, ensuite par la révolution technologique qu'elle permit et qui allait désormais déterminer toutes les dimensions de la vie sociale, allant dans les cas les plus extrêmes jusqu'à couper l'homme de son environnement naturel, et jusqu'à la dévastation de la Nature du fait de sa surexploitation à des fins de productivité économique. Chemin faisant l'attitude méditative à l'égard de la Nature fut perdue au profit d'une attitude purement utilitariste et technicienne.

D'autre part, Henry note que ce projet galiléen de mise entre parenthèse de la subjectivité comme seul gage d'objectivité scientifique allait s'exacerber au XX^e siècle pour aboutir au projet des sciences humaines de connaître scientifiquement l'homme. Ce projet scientifique allait prétendre réduire la vie subjective à un épiphénomène entièrement déterminé par des processus sociaux, familiaux et physiologiques ou encore psychologiques inconscients, soumis à des lois qui peuvent être dégagées par la sociologie, l'histoire, le structuralisme, les sciences cognitives et comportementales ou encore la psychanalyse envers laquelle Henry est tout autant critique.

Pour Henry, ce processus de technicisation au nom de la science s'est tellement exacerbé qu'il a entraîné une déshumanisation croissante de la société. En effet, la culture s'est tellement dégradée qu'elle ne permet plus l'accroissement de la subjectivité des individus. Elle a par conséquent perdu sa fonction de catalyseur et de reliant. Elle est remplacée par la culture de masse, celle des « mass media », ainsi que par la société de consommation qui ne valorise que le rendement matériel au détriment des valeurs de solidarité et de justice sociale et qui fait l'impasse sur toute forme de spiritualité et de culture véritables.

En effet, pour Henry:

La notion de progrès en est ainsi venue à désigner de façon exclusive le progrès technique. L'idée d'un progrès esthétique, intellectuel, spirituel ou moral, sis en la vie de l'individu et consistant dans l'auto-développement et l'auto-accroissement des multiples potentialités phénoménologiques de cette vie, dans sa culture, n'a plus cours, ne disposant d'aucun lieu assignable dans l'ontologie implicite de notre temps selon laquelle il n'y a de réalité qu'objective et scientifiquement connaissable.(...) ainsi l'univers technique prolifère-t-il à la manière d'un cancer, s'autoproduisant et s'autonormant lui-même, en l'absence de toute norme, dans sa parfaite indifférence à tout ce qui n'est pas lui – à la vie.

Henry 2008 : 97-8

Ainsi, le progrès technique ne s'accompagne plus du souci d'un progrès moral de l'humanité. En effet, les conditions d'un progrès spirituel de l'humanité sont ignorées et battues en brèche par le monde de la technique. D'où le fait que le progrès technique s'accompagne d'une régression culturelle.

Ainsi, à titre d'exemple, les questions éthiques posées par les découvertes et les applications de la science sont souvent évacuées. Il en est ainsi par exemple du cas des modifications génétiques du génome humain, et de la reproduction artificielle à travers le clonage, ou encore des nouvelles techniques de surveillance de masse qui utilisent les nouvelles technologies et les nouveaux moyens de communication pour traquer la pensée non conforme sous prétexte de la nécessaire lutte contre le terrorisme.

Par ailleurs la prétention à une connaissance objective et scientifique de l'homme, qui se manifeste notamment dans les nouvelles sciences humaines, se heurte à une aporie dans la mesure où l'intériorité est inaccessible à autrui à travers les représentations. Elle ne se manifeste que dans la relation, l'intersubjectivité qui suppose le partage.

Or la science ne connaît que des représentations. Elle opère sur les représentations que nous avons des objets.

Alors que la Vie est invisible, elle s'éprouve sans médiation à travers le phénomène de révélation à soi par lequel elle opère et que M. Henry a conceptualisé comme étant « l'auto-affection ». Ainsi, c'est toujours par une relation intersubjective qui nous affecte dans notre chair que nous pouvons connaître autrui souvent par identification dans la mesure où c'est à partir du même site, celui de la Vie absolue qui s'éprouve elle-même en chacun, que la communication véritable est souvent possible, à travers le partage affectif notamment et une relation intime plutôt qu'à travers le pur intellect. D'ailleurs souvent c'est le non-verbal qui donne sa signification à une attitude ou une conduite ou une parole. Et souvent c'est avec la même intensité affective qu'un vécu est exprimé, qu'une parole est prononcée qu'ils sont reçus et partagés par le récepteur.

Ce phénomène par lequel la Vie se révèle à elle-même est un procès continu de passage du souffrir au jouir. Chaque individu a, à travers ce processus, à naître à lui-même. Or, pour naître à soi, il faut mourir à soi, connaître le désespoir, un certain détachement à l'égard des biens terrestres, ce qui suppose d'en faire le deuil, comme l'enseignent les grands mystiques, pour s'ouvrir à l'amour du prochain.

D'ailleurs ces étapes de la naissance à soi-même et à l'amour sont inévitables même pour la personne laïque, ou non croyante dans la mesure où il faut pouvoir renoncer à la soif de pouvoir et de richesses et aux exigences égoïstes pour cesser d'être dans une logique de conflit et de compétition envers autrui. Dans cette perspective, l'écrivain Charles Juliet décrit dans son livre *Ce long périple* notamment ainsi que dans son *Journal*, le processus par lequel il s'est dégagé du narcissisme égocentrique pour naître à lui-même et à l'amour en s'inspirant des mystiques, sans toutefois se référer à une transcendance.

Ainsi, affirme-t-il dans son livre *Ce long périple* que l'expérience du désespoir peut permettre à l'individu qui la vit de se déprendre de soi, de se détacher de soi, et de se libérer ainsi de toute forme de volonté de puissance et d'égocentrisme, et du besoin de s'affirmer au détriment d'autrui.

Ainsi Juliet écrit :

...il importe de se dégager du moi – les motivations, idées, réactions, désirs, sentiments, comportements déterminés par l'égocentrisme – et de vivre cette mutation qui consiste à naître une seconde fois. Mais pour naître, il faut d'abord mourir. Mourir à soi-même. Mourir au besoin de dominer et posséder. Mourir au savoir et aux prétentions de l'intellect...Franchir cette étape est une sérieuse épreuve. Cette mort dans laquelle le corps lui-même est impliqué ne peut survenir qu'à l'extrême du désespoir. Et désespoir est le mot. Car accepter d'entrer dans le néant, c'est être ravagé par l'angoisse. D'autant que cette mort est vécue dans l'ignorance de ce qu'elle va engendrer. Se résigner à mourir, c'est se résigner à disparaître. Ce n'est qu'après avoir donné son consentement à cette disparition, que l'être ancien s'efface et qu'entre en existence un être nouveau : autre manière d'être, autre conception de la vie, autre regard porté sur soi-même, sur autrui, sur le monde...Cette mort, il va de soi qu'il n'est pas possible de la provoquer. Elle ne peut se produire que lorsque l'être abdique tout vouloir, renonce au contrôle qu'il exerce habituellement sur lui-même. Mais que de peurs à surmonter pour arriver à lâcher prise, s'abandonner, se livrer en toute confiance à ce dont on ne sait rien.

Juliet 2001: 12-13

On pourrait comprendre ces propos comme faisant référence au fait que le sujet qui connaît le désespoir peut, à travers l'expérience de la souffrance psychique extrême qu'il fait, en venir à compatir avec tous ceux qui souffrent. En effet, il pourrait alors, s'il perdait tout espoir personnel motivé par l'amour-propre et le narcissisme égocentrique, découvrir sa communauté de destin avec tous ceux qui souffrent et sont dans la même misère psychique que lui.

Devenant alors profondément sensible à la souffrance d'autrui, il se sentirait désormais pleinement solidaire de tous ceux qui souffrent. Le sujet pourrait alors éprouver le désir de soulager la souffrance d'autrui. Il pourrait ainsi éprouver désormais une espérance hétérocentrée, oblatrice, orientée vers autrui, marquée par le souci pour le sort d'autrui, au lieu de son espérance initiale purement égoïste.

En effet, le sujet qui a dû renoncer par désespoir à réaliser ses ambitions personnelles égoïstes, pourrait ainsi se libérer de son narcissisme égocentrique. En devenant solidaire avec autrui, en se sentant désormais concerné par le sort d'autrui, il pourrait alors trouver un sens à sa vie en s'engageant auprès d'autrui en vue de soulager sa souffrance.

C'est le sens de l'affirmation de Juliet qui précise en décrivant son aventure intérieure qu'on a évoquée ci-dessus :

Lorsqu'un jour on ne peut plus lutter, on dépose les armes, et c'est alors qu'il faut pénétrer dans le goulet de la mort. Après avoir consenti à n'être rien, subitement l'être se trouve régénéré. Un être nouveau se dresse, des énergies nouvelles affluent, une nouvelle vie commence. Désormais pacifié, en accord avec lui-même, adhérant pleinement à la vie, l'être se stabilise dans un état de confiance, de force, de bonté, de compassion...cet état indissociable d'une exigence éthique, indissociable du besoin de toujours s'élever sans rien trahir de ce qui constitue notre part terrestre, cet état peut être appelé soi. Vivre une aventure spirituelle, c'est effectivement ce long périple qui mène du moi au soi, de l'ignorance à la connaissance, de l'égocentrisme à l'amour.

Juliet 2001: 17

Ainsi, le sujet qui a connu le désespoir extrême et qui a vécu cette expérience jusqu'à ses ultimes conséquences, avec tout le dénuement qu'elle implique, et n'a pas cherché à lui échapper en s'étourdissant dans les diverses formes de divertissement que permet le monde moderne, pourrait alors, comme l'a montré Juliet dans son livre *Ce long périple* en s'appuyant sur son propre vécu, se libérer de son égo, des enjeux de la volonté de puissance, et accéder à l'amour inconditionnel d'autrui et finalement de la vie.

Pour sa part, Michel Henry affirme dans cette perspective, d'un point de vue phénoménologique descriptif dépourvu d'a priori métaphysique, que :

Souffrance et Joie ne sont jamais séparées, l'une est la condition de l'autre, le se souffrir soi-même fournissant sa matière phénoménologique au jouir de soi, se produisant comme la chair dont la Joie est faite. (...) la manière dont [l'Etre] souffre et dont sa souffrance se change en la Joie, de telle façon que (...) chacune des tonalités ontologiques fondamentales qui constituent son être, (...) passe dans l'autre et s'inverse en elle, la Souffrance dans la Joie et le Désespoir dans la Béatitude – ce jeu de l'Absolu avec lui-même est l'être réel et véritable de chacun de nous. (...) La subjectivité de la vie s'historialise et s'essencifie chaque fois dans l'Ipséité d'un Individu et sous la forme de celui-ci.

Henry 2008 : 68-9

(Notons que par Absolu Henry désigne la Vie phénoménologique absolue qui s'éprouve elle-même et se manifeste en chaque Individu toujours de manière unique et singulière. En effet chaque Individu est unique et distinct des autres. Mais l'accès à la joie est toujours conditionné par le passage inévitable par la souffrance).

Alors, c'est lorsque la subjectivité absolue se refuse à ce travail psychique par lequel la souffrance se transforme lentement et incessamment en joie, que la vie se retourne contre elle-même. En effet de ce point de vue Henry affirme :

Se tourner contre la vie, en tant qu'un certain mode de vie, celui-là notamment qui est le mode de vie galiléen, c'est s'éprouver soi-même de telle façon qu'on souffre d'être ce qu'on est, à savoir cela qui s'éprouve soi-même, plus exactement : le fait de s'éprouver soi-même, d'être un vivant, d'être la vie. (...). Ce n'est pas de façon énigmatique que se produit dans la vie le mouvement de son auto négation : bien plutôt s'accomplit-il comme son propre mouvement, pour autant que, conduite à partir du Souffrir primitif dans la souffrance, plutôt que de s'abandonner à celle-ci et à sa lente mutation dans son contraire, elle croit plus simple de s'y opposer brutalement, de récuser cette souffrance et, du même coup, ce en quoi toute souffrance se déploie, le se sentir soi-même d'une subjectivité et d'une vie. Ainsi donc l'horreur de la vie procède toujours d'elle.

Henry 2008: 119

Autrement dit, selon Henry, à la source du projet galiléen de rejeter la sensibilité vivante, en mettant entre parenthèse les données de la sensibilité, on trouve le refus de la vie de s'éprouver elle-même, de se souffrir elle-même à travers le processus décrit ci-dessus du lent passage du souffrir au jouir qui est impliqué dans toute véritable naissance spirituelle.

Poussant cette logique à son ultime conséquence, la civilisation actuelle par son culte de la performance, du divertissement et de la technologie se refuse à ce travail intérieur difficile de renoncement à soi, de dépassement du narcissisme égocentrique, et des exigences égoïstes visant à l'affirmation du Moi. C'est la culture du zapping, propre aux nouveaux médias sociaux, aux séries télévisées, qui rend très difficile toute forme de recueillement intérieur, de retour sur soi qui seul permet l'épanouissement d'une véritable vie intérieure.

C'est faute d'être capable de ce travail intérieur menant à l'abnégation préconisée initialement par le Christ et les grands mystiques que l'homme de la modernité se détourne du travail psychique interne toujours difficile et exigeant requis pour naître à soi et accéder à l'amour.

Ainsi, Henry distingue deux vérités. La première concerne, le monde objectif, ou naturel, et ses lois, universelles et immuables, la seconde concerne l'affectivité qui est régie par d'autres lois, dégagées par la phénoménologie de la Vie, auxquelles nous avons fait référence précédemment. Or nous avons vu que la vérité affective est toujours personnelle, individuelle et singulière, variant considérablement d'un individu à un autre dépendamment des expériences uniques de chacun.

En effet, concernant la vérité affective de chacun Henry affirme :

Que cette vérité soit celle de l'Individu veut dire : lui seul la trouve et peut la trouver, non pas hors de lui et comme indépendante de lui, comme étant là avant lui ou sans lui, mais comme ce qui n'advient que s'il devient lui-même cette vérité.

Henry 2008: 123

En effet, chaque individu est unique et distinct et a par conséquent sa propre vérité, sa propre perspective sur le monde qui l'affecte dans sa chair de manière singulière. Encore faut-il qu'il se donne les moyens de se réaliser soi-même « pour devenir qui il est » et cela en cultivant sa vie intérieure. D'où l'affirmation suivante par Henry:

Alors commence ce que Nietzsche appelle « la grande chasse », celle de toutes les expériences intérieures de l'humanité, de toutes les vérités qui pourront être démontrées,

c'est-à-dire expérimentées dans la vie, comme une modalité de cette vie, comme ce dont elle apporte la preuve pour autant qu'elle se proposera elle-même comme cette preuve.

Henry 2008: 124-5

Or ce vécu, cette expérience subjective personnelle et unique que chacun fait de la vie et qui varie considérablement d'un individu à un autre, est invisible pour autrui, lui étant inaccessible à travers ses représentations. Se pose alors la question de la possibilité même de la transmission de la vérité qu'on a découverte, ou plutôt qu'on a vécue, qu'on a éprouvée dans sa chair, et qui ainsi s'incarne en nous et qui est souvent ineffable, indescriptible, souvent étrange et inhabituelle, voire exceptionnelle, singulière. D'où souvent l'incommunicabilité entre les êtres.

Or, cette incommunicabilité est d'autant plus marquée que la barbarie du monde moderne se caractérise pour Henry par le fait que les individus ne sont plus prêts à se confronter à la souffrance et à l'angoisse inhérents à tout processus de découverte de soi et d'accroissement de soi. D'où le fait que les individus n'ont plus à partager que leur vide affectif et leur mécontentement de soi et de la vie.

D'où la destruction du lien social et son atomisation à travers le repli sur soi individualiste qui domine les sociétés modernes. D'où aussi la fuite de soi dans le culte de la performance qui prend appui sur le monde de la technologie qui en même temps permet l'accès à un divertissement envahissant et aliénant.

D'où les excroissances et les déformations monstrueuses que la vie des individus et des collectivités peut connaître en se dégradant dans des formes de cultures frustes voir vulgaires et profondément insatisfaisantes, ou encore en dégénérant dans le culte obsessionnel du rendement vidé de tout contenu humain. Ou encore en débouchant sur la violence, que celle-ci prenne la forme de la guerre économique ou celle de la guerre tout court.

Or, ces différentes formes de fuite de soi procèdent selon Henry d'un mécontentement à l'égard de la vie qui caractérise l'homme de la modernité qui n'est plus prêt à se confronter aux impératifs de l'accroissement de soi et de la réalisation de soi et au travail sur soi qu'ils présupposent. Or cette fuite de soi condamne les individus à l'insatisfaction et au mécontentement, donc à la souffrance que, paradoxalement, ils tentent de fuir.

En effet, dans cette perspective, concernant ce mécontentement à l'égard de la vie qui caractérise l'homme de la modernité, et qui motive sa fuite de soi dans le monde de la technique, Henry affirme :

Nous avons donné la théorie de ce mécontentement en tant que mécontentement de soi : il est le vouloir de la souffrance de se défaire de soi. Se défaire de soi, se nier soi-même, c'est là toutefois ce que ni la souffrance ni la vie en général ne peuvent faire.

Henry 2008: 127

Voyons dans ce qui suit les différentes formes de fuite de soi que prend la vie des humains dans le monde moderne, et les différentes formes de régressions individuelles, culturelles et sociales qui en résultent.

- a- La nouvelle société de communication où règne l'image éphémère et le « zapping » comme ultime forme de la fuite de soi et de régression culturelle et de la barbarie

Notons ainsi que la culture moderne qui est dominée par le règne de l'image permet justement cette fuite de soi-même dans la mesure où l'image, à travers la télévision notamment, du fait de son caractère éphémère, et superficiel, ne permet pas le retour critique sur soi que seuls rendent possible la littérature et l'art qui pendant longtemps ont été les principaux vecteurs des évolutions sociales ainsi que celles des mentalités.

En effet la littérature et l'art se fondent sur le retour réflexif sur soi de l'écrivain ou de l'artiste à travers lequel l'écrivain ou l'artiste représentent, pensent et transforment leur vie affective en l'accroissant par le biais de l'imagination créatrice. En effet, il s'en suit une distanciation critique de la part de l'artiste ou de l'écrivain par rapport à sa propre vie affective. D'où une transformation de cette vie intérieure à travers laquelle l'artiste gagne en lucidité sur lui-même et sur le monde.

C'est cette vision renouvelée de soi et du monde qui est proposée au lecteur ou au spectateur pourvu qu'il puisse accompagner l'artiste dans son cheminement intérieur en s'appropriant le parcours de celui-ci, de sorte à pouvoir partager son vécu. Cette appropriation est nommée par M. Henry : « contemporanéité » (Henry 2008: 218). Or cela suppose le temps long de la méditation qui est incompatible avec la culture du zapping et le règne des images éphémères qui se succèdent à des rythmes effrénés à travers les séries télévisées ou de nombreuses séries cinématographiques qui visent uniquement le divertissement.

Or cette culture du divertissement, celle de l'image et du zapping, qui est par essence superficielle et passagère, tend à supplanter celle, classique, de la littérature et de l'art. D'où une abolition de l'esprit critique. Cela se répercute sur la vie politique qui devient très pauvre dans la mesure où elle n'est plus nourrie par les débats d'idées, mais par des campagnes publicitaires et télévisuelles réductrices et extrêmement simplificatrices, (dont se fait l'écho l'instantanéité superficielle des échanges à travers les réseaux sociaux). En effet, toutes ces formes de communication sont le plus souvent incapables de saisir les enjeux sociaux et politiques et économiques dans leur complexité.

Ce qui a fait dire à Henry que la majorité des individus sont devenus des « assistés mentaux », souffrant d'une véritable aliénation psychique qui les rend inaptes à la liberté de pensée et finalement à la liberté tout court, cela dans la mesure où le contenu de leur pensée ne découle plus d'une appropriation personnelle et singulière, subjective de l'héritage intellectuel et esthétique ou philosophique de la tradition, dont ils n'ont plus connaissance, mais de stéréotypes, de prêts à penser et d'images véhiculées par les médias de masse et autres moyens de communication.

D'où à l'échelle mondiale une victoire des politiques démagogiques, voir populistes et guerrières, et un recul généralisé du rôle de l'Etat dans la protection sociale des plus démunis et dans la promotion de politiques de développement visant l'épanouissement social et culturel des individus à travers la lutte contre les inégalités et le nécessaire investissement dans le domaine culturel et éducatif qui est fort insuffisant.

En effet l'écrivain Péruvien Mario Vargas Llosa affirme dans un entretien accordé à la revue hebdomadaire française *Marianne* (2015) numéro 949: 82:

l'intelligence, mais aussi les gens de « l'intelligentsia » sont reclus dans des milieux universitaires qui sont eux-mêmes coupés de l'opinion publique générale. (...) Ce qui

s'explique en partie par le fait qu'intellectuels et écrivains ont tourné le dos à la politique en se disant que c'était un milieu sale, [en laissant la politique] aux médiocres.

Vargas Llosa 2015: 82.

Notons cependant que la coupure entre les intellectuels et la société ou l'opinion publique peut très bien s'expliquer par la domination des médias de masse sur les esprits, qui ne favorisent pas les véritables débats d'idées et l'exposition de propositions suffisamment nuancées pour être pertinentes et prendre en compte la complexité du réel.

D'ailleurs les intellectuels ont perdu de leur prestige selon cet écrivain. Plus personne ne s'intéresse à leurs idées. Seules sont écoutées les personnalités médiatiques qui sont le produit de cette société du Zapping. Ce qui conduit selon Varga Losa « soit à la barbarie, soit au contrôle technologique de la société » (Vargas Llosa 2015: 82). En fait il conduit aux deux.

Ainsi toujours selon l'écrivain Péruvien « c'est une technologie sans idées, sans valeurs, sans morale » qui est utilisée pour contrôler les individus et la société, et qui constitue : « une arme puissante qui détruit ce que nous appelions « culture » pour la remplacer par du mainstream, du divertissement. Or cela est d'autant plus dangereux que ces technologies sont aux mains du monde politique et celui de l'économie » (Vargas Llosa 2015: 83).

a- L'illustration de la dévalorisation de la subjectivité au nom de la science à travers l'exemple de l'art

Pour illustrer la barbarie propre à la modernité Henry donne l'exemple de l'art en montrant comment celui-ci est désormais confondu avec son support physique, abstraction étant faite par une certaine esthétique moderne qui se veut scientifique de la manière dont ce support est censé permettre à la subjectivité transcendante de s'en saisir à travers les représentations auxquelles il donne lieu, et d'en être affectée, à travers notamment une dimension d'irréalité objective, dans la mesure où l'imaginaire du spectateur se trouve mis à contribution. En effet, cet imaginaire n'appartient jamais au monde objectif des objets, mais à celui subjectif de l'artiste et du spectateur.

D'où le fait que les reconstitutions des œuvres d'art dans le monde moderne peuvent consister à dater les matières qui se trouvent sur le support physique d'une œuvre d'art, comme celle du monastère byzantin de Daphné où se trouvent des « scènes religieuses dont on dit à leur propos qu'elles « représentent » la vie du Christ » (Henry 2008 : 58) et à arracher de celle-ci ou démolir les restaurations qui ont pu avoir lieu au fil des siècles en vue de restituer la beauté initiale de l'œuvre, en prétendant ne garder que le support original, ou plutôt ce qui en reste, alors même que celui-ci ne permet plus le jeu des correspondances sensorielles et intellectuelles par lesquelles l'imagination du sujet se saisit de l'objet pour le faire revivre et en être affecté.

Ainsi, en prétendant reconstruire des œuvres d'art dans le but de retrouver ce qu'il reste objectivement de sa version originale, on se permet de les défigurer complètement et cela en se basant sur des procédés scientifiques de datation des objets et de la peinture.

Cela illustre assez clairement comment l'idéal de l'objectivité scientifique peut dévaloriser tout ce qui n'a de valeur que subjective, au nom de la recherche de la vérité scientifique.

b- La régression culturelle entraîne le non emploi de l'Energie du Désir qui se convertit en angoisse et en ressentiment, c.à.d. en haine de soi et d'autrui

Ainsi, c'est la culture qui est réduite à son minimum dans une société matérialiste. Or la fonction de la culture est de permettre l'accroissement de la subjectivité. Or lorsqu'elle ne joue

plus ce rôle, l'Energie du Désir ne cesse pas pour autant de s'accroître et de s'intensifier. Cependant ne trouvant plus le moyen de se libérer, de s'exprimer, de se manifester par les hautes formes de la culture, que ce soit à travers l'art, ou la religion ou la politique, ou l'éthique ou l'amour, que ces formes de la culture deviennent frustes, et alors l'Energie du Désir, le conatus en termes spinozistes, n'a plus d'autre possibilité que de se décharger par les voies de réalisation les plus courtes et les plus grossières et par conséquent les plus insatisfaisantes. D'où la conversion de l'Energie en angoisse et en mécontentement, en ressentiment à l'égard d'autrui. D'où la fuite de soi-même, que ce soit à travers le divertissement, ou à travers l'investissement dans un travail technique, impersonnel, ne laissant pas de place à la créativité, et l'obsession du rendement et du pouvoir. D'où l'étouffement de sa vie intérieure que cette fuite de soi suppose.

Par cette analyse Henry rejoint Kierkegaard pour qui l'angoisse provient du refoulement de l'esprit contrairement à ce qu'a pu affirmer Freud plus tard en considérant que l'angoisse provient du refoulement de la sexualité. En fait elle peut provenir des deux, et les cas d'hystérie dont de nombreuses personnes ont eu à souffrir en témoignent.

Ainsi, le développement des sciences et des techniques dans le monde moderne sera extraordinaire, à tel point que bientôt toutes les autres formes de savoir seront marginalisées. Ainsi, sera perdue de vue l'approche humaniste de la Vie. En effet, bientôt seul le savoir scientifique règnera en maître sur les sociétés occidentales, marginalisant, voire frappant les autres formes de savoir d'obsolescence. Il en est ainsi du savoir religieux, moral, éthique, spirituel, artistique, ou esthétique, ou encore philosophique.

En effet, pour Henry, toutes ces formes de savoir qui constituent la culture proprement humaine dans son caractère vivant seront rejetées dans les marges. Henry ira jusqu'à dire que les sociétés modernes se fondent sur la répression de la Vie, voire sur sa négation.

Il montre en effet comment la nouvelle société de communication qui prévaut se focalise sur l'actualité la plus insignifiante à travers les nouveaux médias de masse, et il évoque notamment la télévision et son culte du spectacle, des apparences et de l'éphémère. Ce qu'on peut illustrer à travers l'envahissement du monde moderne par la publicité qui est un message purement commercial et le plus souvent futile et mensonger, réducteur dans la mesure où il s'agit toujours de réduire l'être à l'avoir.

Alors Henry fait le constat paradoxal qu'alors même que les médias de masse envahissent la société à tel point qu'on a pu parler de société de communication, les rapports intersubjectifs n'ont jamais été aussi pauvres spirituellement du fait que les individus sont dans leur grande majorité coupés de leur vie intérieure, dans la mesure où ils se projettent constamment dans un univers qui ne laisse pas suffisamment de place au retour sur soi et au recueillement.

Ainsi, affirme-t-il qu'

il y a au fond de moi cette espèce de coulée de l'absolu que l'on peut éprouver en pratiquant peut-être un mode de vie exigeant, en renonçant à l'oubli et à la perte de soi dans le monde qui caractérise plus que jamais la vie moderne. Autrefois on pouvait faire retraite, entrer en contact avec le silence, ce qui ne peut se réaliser dans les supermarchés....

Henry 2007 : 134

D'où la superficialité des rapports humains et le fait que la plupart n'ont plus à communiquer que leur sentiment de vide intérieur et leur mécontentement ou leur sentiment de se disperser dans des activités qui ne leur permettent pas véritablement de se réaliser soi-même et de s'épanouir.

D'ailleurs, note à juste titre Henry, du fait de la désaffection pour les études littéraires, et le caractère envahissant du langage médiatique si pauvre, et le succès de livres écrits le plus souvent par des personnes médiatiques plutôt que par des penseurs ou des écrivains, il s'en est suivi un appauvrissement considérable du langage chez les individus. Or, plus un individu a accès à un langage complexe et riche plus grande est sa capacité à comprendre autrui et à s'exprimer et se reconnaître lui-même, se connaître lui-même, notamment à travers le miroir que tendent à chacun les grands livres de la littérature.

En effet le travail souvent technique que les humains doivent assumer dans une civilisation qu'Henry qualifie de « techno-économique » ne permet pas le déploiement des puissances de la subjectivité. D'ailleurs pour Henry l'homme serait devenu le plus souvent un rouage du système techno-économique. Ainsi affirme-t-il que : « Les travailleurs seraient devenus les soldats de ce monde techno-économique dans lequel sévit la guerre de tous contre tous. ».

c- L'essence de la nouvelle barbarie : l'inversion du rapport entre l'homme et la technique
En effet, pour Henry le rapport entre l'homme et la technique s'est inversé. Celle-ci n'est plus au service de la Vie, c'est désormais l'homme qui est au service du développement technologique dont la dimension téléologique s'est complètement dévoyée, puisque celui-ci est désormais devenu sa propre fin.

Ainsi, Henry note que le développement technique s'est tellement autonomisé qu'il a échappé au contrôle des humains. En effet, Henry affirme que désormais toute innovation technologique possible s'actualise nécessairement parce que le questionnement éthique sur son opportunité est devenu par définition improbable du fait de l'évacuation par les sociétés contemporaines de tout questionnement éthique ou philosophique renvoyé aux marges de la société.

Or Henry était loin de soupçonner, lors de la rédaction de son livre *La barbarie*, publié initialement en 1987, l'extraordinaire développement technologique qui donnera naissance à de nouveaux moyens de communication encore plus marqués par l'instantanéité, et le culte de l'actualité et le zapping tels qu'internet et les téléphones portables, qui, en même temps qu'ils rendent la communication plus immédiate et plus facile contribuent au règne de l'actualité insignifiante par la possibilité d'être utilisés comme de nouveaux relais du système médiatique qui prévaut.

Par ailleurs, ce qui était encore plus impensable il y a quelques années c'est la transformation de ces nouveaux moyens de communication en nouveaux moyens de surveillance et de contrôle des individus. Seuls les livres de science-fiction ont pu prévoir une telle possibilité d'une abolition totale de la vie privée du fait de la surveillance généralisée rendue possible par ces nouveaux moyens de communication.

Ainsi un ordinateur ou un téléphone portable ou même un poste de télévision peuvent être transformés par des services de renseignement en moyens d'écoute et d'observation de leur utilisateur à son insu. En effet, le journaliste François Darras a écrit dans la revue *Marianne* numéro 1041 du 10 au 16 Mars 2017 P :10 un article intitulé *Ils ont osé. La main de la CIA* dans lequel il affirme que:

Wikileaks a publié (...) des documents secrets (...) de la C.I.A [d'après lesquels] (...) les services de [renseignement] américains auraient mis en place un système de piratage informatique inédit. [En effet], La C.I.A, aurait élaboré plus d'un millier de programmes malveillants, virus et autres logiciels pouvant infiltrer et prendre le contrôle d'appareils électroniques. Ils pourraient ainsi transformer un poste de télévision en appareil d'écoute, contourner les applications de cryptage, voire contrôler des véhicules. Ils cibleraient des iPhone, des systèmes fonctionnant sous Android (Google), le populaire Microsoft ou encore les télévisions connectées de Samsung, pour les transformer en appareils d'écoute à l'insu de leur utilisateur. Bref, la CIA apparaît comme un Etat dans l'Etat qui fonctionne comme l'Agence de sécurité nationale (NSA), principale entité de surveillance électronique des Etats-Unis dénoncée par Edward Snowden, avec encore moins de supervision.

Darras 2017 : 10

D'ailleurs ces choses commencent à être connues au niveau académique.

Or cela pourrait entraîner la divulgation des secrets vitaux des personnes visées par ces techniques avec toutes les conséquences catastrophiques que cela peut avoir pour celles-ci au niveau social, relationnel, et professionnel.

En effet, telles étaient les méthodes employées par le maccarthysme aux Etats-Unis pour combattre et discréditer les personnes coupables d'avoir des opinions ou un engagement politiques jugés non conformes.

Surveiller et punir, comme le disait Michel Foucault, tel est désormais l'étendard d'une époque hantée par les crimes terroristes de masse, qui a consenti à la naissance de la société du contrôle dans l'espoir de conjurer la menace terroriste et le traumatisme auquel elle a donné lieu.

Ce faisant, dans une société marquée par le règne de la futilité et de l'actualité décontextualisée et privée de toute référence philosophique, éthique, historique ou sociale, l'avènement de ces nouveaux moyens de surveillance marque un tournant qui peut entraîner la criminalisation du seul fait de penser puisque ces moyens de surveillance sont entre les mains des policiers ou des hommes politiques qui sont eux-mêmes le produit de cette société de communication et du spectacle complètement déshumanisée dont Henry dresse le constat effroyable.

Ainsi, la prophétie de Georges Orwell semble s'être réalisée, *Big Brother* est désormais partout et n'importe quel citoyen Lambda qui ne pense pas correctement peut immédiatement être neutralisé.

d- Ultime forme de la barbarie : La destruction de l'Université :

D'ailleurs Henry note l'envahissement de l'Université par la pensée médiatique à travers l'exigence de quantification introduite jusque dans les sciences humaines qui par nature ne se prêtent pas à une telle approche. En effet, la vie affective ne peut être mesurée ou quantifiée, elle se révèle dans l'intersubjectivité, or nous remarquons de plus en plus la prévalence de l'approche quantitative dans les études psychologiques ou sociologiques. Même la littérature est souvent traitée par une approche qui se veut scientifique et objective, (à savoir la linguistique, qui la vide de son contenu subjectif et esthétique) déplore Henry, qui va jusqu'à parler de destruction de l'Université dont la fonction première est l'éveil de l'esprit critique et de la liberté de pensée. D'ailleurs, désormais les études scientifiques sont largement

dominantes, et cela notamment dans leur dimension pratique et utilitaire, et les études littéraires marginalisées. Même l'enseignement de la philosophie à l'Université est subverti par la pensée positiviste. Ainsi, même l'Université est contaminée par la logique utilitaire et la quête quasi exclusive de la rentabilité qui prévalent au niveau de la société dans son ensemble.

e- Le développement d'une économie déshumanisée qui est sa propre fin ou l'avènement du néolibéralisme

Par ailleurs, ce dévoiement techno-économique de la civilisation trouve son apogée dans le développement d'une économie déshumanisée qui creuse les inégalités et fait fi des valeurs de solidarité et qui prend la forme du néolibéralisme qui constitue un total dévoiement du libéralisme. En effet, celui-ci encourageait la liberté d'initiative et d'entreprendre pour encourager la productivité, source de la richesse des nations, tout en donnant à tous des chances égales face à la concurrence répondant ainsi aux exigences de justice sociale et cela à travers le vote de lois régulant l'activité économique en vue d'empêcher notamment la formation de monopoles, de grandes concentrations de capitaux qui, lorsqu'elles dépassent un certain degré, faussent complètement les lois de la concurrence. En effet, les grands monopoles sont incompatibles avec le principe de l'égalité des chances face à la concurrence accordée à tous ceux qui veulent produire et travailler.

En effet, la journaliste et éditorialiste Natacha Polony affirme dans un article intitulé 'Combattre le néolibéralisme au nom du libéralisme' publié dans la revue française *Marianne* numéro 1142 du 1^{er} au 7 Février 2017 que:

...La différence entre libéralisme et néolibéralisme, c'est que le second se caractérise par la suppression systématique au nom du libre-échange total, de toutes les régulations mises en place après la Seconde Guerre mondiale pour limiter la constitution de monopoles et la prédation par les forces économiques les plus puissantes. Le néolibéralisme, c'est le règne de la concurrence faussée, qui aboutit à l'alignement par le bas des modèles sociaux et de la qualité des produits. Le néolibéralisme c'est le libre cours laissé au déséquilibre entre les territoires, au recul des Etats concurrencés par les paradis fiscaux, c'est la mise en coupe réglée de tous les domaines de l'activité humaine, soumis à la financiarisation, c'est-à-dire l'obsession non de produire et de créer, mais de faire de l'argent avec de l'argent. Bref, c'est le contraire absolu du libéralisme.

Polony 2019 : 3

D'autre part, l'Etat assurait des services publics de grande qualité tels que ceux de la Santé et de l'Education ou aussi des transports et qui étaient gratuits. Or le néolibéralisme a imposé une dérégulation totale ainsi que l'abandon ou le quasi démantèlement des services publics, et cela que ce soit aux Etats-Unis où ils avaient été instaurés par le président Roosevelt, dans les années trente et quarante, ou en Europe après la deuxième guerre mondiale. Cette politique néolibérale menée notamment par le président Reagan aux Etats-Unis au début des années 1980, et par la première ministre Thatcher au Royaume-Uni, a entraîné dans la misère des millions de citoyens, laminant ainsi les classes moyennes qui se sont considérablement rétrécies et appauvries partout dans le monde.

Ainsi, le philosophe et sociologue Zygmunt Bauman affirme dans la revue *l'Obs* du 29 mars 2019 que :

...les inégalités ne cessent de s'aggraver. Au tournant du siècle, la valeur ajoutée générée par la croissance économique revenait presque exclusivement au 1% les plus riches

(certains parlent déjà des 0,5% voir des 0,1%), tandis que le reste de la population-soit l'écrasante majorité- voyait ses revenus et son patrimoine fondre comme neige au soleil. (...). A en croire un récent rapport du Crédit suisse, la moitié basse de l'humanité (soit 3,5 milliards de personnes) détient environ 1% de la richesse mondiale totale, soit très exactement autant que 85 personnes les plus riches de la planète.

Bauman 2019: 73

D'où le « retour aux tribus » relevé par Bauman, c'est-à-dire le retour du communautarisme, du tribalisme et du nationalisme, supposés offrir une protection aux populations les plus vulnérables. En effet, celui-ci affirme ainsi que:

...aux yeux de tous les déçus et abandonnés d'un monde dans lequel une élite globale bénéficiant d'une grande liberté de mouvement n'entretient plus aucun rapport avec des populations pour ainsi dire clouées au sol, aux yeux de tous ces gens furieux et horrifiés d'être condamnés à un destin d'exclus, les politiques de « retour aux tribus » et leurs appels à édifier des murs, à renforcer les frontières et extradier les étrangers, témoignent plus d'un désir « de protection et de compassion que de haine et de division. ». Ils laissent en fait présager que cette protection sera réservée à certains (« à nous »), et la haine à d'autres (« à eux »). On parlera alors de protection et de sauvegarde des « communautés » pour mieux occulter les aspects les plus lugubres. C'est le phénomène du nationalisme, qui aujourd'hui incarne cette vision du monde.

Bauman 2019: 72-73

Ainsi, Bauman dénonce la tentation du communautarisme et du nationalisme comme relevant d'une logique pernicieuse et illusoire suscitée par le besoin de protection et de soutien éprouvé par des citoyens déboussolés par la mondialisation néolibérale qui appauvrit la majorité et dresse les gens les uns contre les autres. D'où la transformation des étrangers (surtout les immigrés) en boucs émissaires idéaux dont l'exclusion du groupe national serait censée rétablir la prospérité et la concorde au sein de la communauté nationale.

En effet, il affirme toujours dans la même revue que:

Ce qu'il faut bien comprendre c'est que chercher à tenir éloignée de nous cette détresse globale en nous barricadant et en clôturant le territoire national est aussi dérisoire que le serait la décision de se retrancher chez soi dans l'espoir d'éviter les conséquences d'une guerre nucléaire.

Bauman 2019: 73

Par ailleurs, du fait du caractère capitaliste prédateur de l'économie dont le seul but est la maximisation des profits, quel que soit le prix écologique à payer, il s'en est suivi une telle exploitation des ressources de la Terre, que l'environnement écologique des humains s'en est trouvé gravement affecté, de sorte que désormais la vie des humains s'en trouve gravement menacée. Les scientifiques nomment l'ère écologique dans laquelle nous entrons : « l'Anthropocène », qui menace l'espèce humaine dans son existence si un changement radical dans la manière d'aborder les ressources naturelles et plus généralement la Nature n'intervient pas assez rapidement. Sinon le processus autodestructeur enclenché risque de devenir irréversible comme de nombreux scientifiques et de nombreux hommes politiques désormais le reconnaissent.

D'ailleurs, l'épidémie du Covid 19, ou du coronavirus, et ses ravages au niveau planétaire mettent d'ailleurs en relief la fragilité de l'écosystème et sa détérioration du fait de l'activité technologique frénétique d'exploitation de la terre de la part des humains, sans égard pour leur l'environnement naturel et sanitaire. En effet, le démantèlement des services publics tels que ceux de la Santé, a considérablement fragilisé les capacités des Etats à lutter contre l'épidémie.

En effet, les pays qui ont été les plus épargnés sont les pays qui ont pu conserver malgré tout un service public de la santé suffisamment efficace, tels que l'Allemagne. Alors que les pays où ce service avait été démantelé, notamment aux Etats-Unis, ont été les plus durement touchés par les ravages de l'épidémie.

Evoquons dans ce qui suit plus en profondeur l'impact destructeur de ces processus culturels régressifs sur la subjectivité des individus.

Le caractère destructeur de ce processus régressif de la capacité de résistance personnelle des individus, et finalement de toute subjectivité

Or, comme l'affirme Edgar Morin dans la revue *l'Obs* :

...il faut conjuguer développement et enveloppement. L'enveloppement fait référence à la communauté et à la solidarité. (...) le développement des biens matériels n'a de sens qu'accompagnant un mode de vie qui entretienne tout ce qui peut envelopper un Je dans un nous : la convivialité, la compréhension d'autrui, l'amitié.

Or toutes ces valeurs sont menacées dans le monde moderne comme nous l'avons vu. D'où un risque de dépersonnalisation qui pèse sur chaque personne qui cherche malgré tout à préserver une vie intérieure suffisamment riche. En effet, elle risque d'être incomprise par son entourage familial et socio-professionnel du fait même de la dégradation des relations humaines dans une société où la communication s'est tellement appauvrie qu'elle se réduit le plus souvent au futile ou à l'anecdotique, à tel point qu'on peut dire qu'elle n'a plus son site dans la Vie.

Or Kierkegaard avait montré que chacun avait à se choisir soi-même. Et cela est angoissant, pas seulement parce qu'il y a un risque d'échouer, de se perdre ou même de mourir, mais aussi parce que l'échec dans la tentative d'être reconnu et perçu comme on se perçoit soi-même en étant compris par autrui, peut signifier l'enfermement dans une identité sociale vécue comme aliénante, étrangère à soi, à sa propre vérité qui se trouve par là-même disqualifiée.

L'angoisse surgit alors lorsque le sujet se sent porteur d'une vérité toujours personnelle, singulière, ayant par conséquent nécessairement pour lui une dimension, une portée existentielle, et qu'il a à incarner dans sa propre vie en choisissant de l'assumer dans toutes ses dimensions et ses conséquences, fut-ce au péril de sa vie.

En effet, le sujet peut se retrouver alors obligé d'affronter le risque que cette vérité personnelle ne soit pas reconnue par autrui ou par la société, autrement dit le risque est qu'alors l'individu ait à faire face à l'incompréhension. Dans ce cas son vécu se trouvera disqualifié. Dans ce cas l'identité sociale du sujet risque d'empêcher l'expression de son identité personnelle, ou pour être plus précis, elle risque d'entraver, d'empêcher le développement, l'affirmation d'un vrai self chez la personne concernée, autrement dit d'une identité personnelle singulière prenant en compte et exprimant les expériences et les aspirations toujours singulières, uniques et personnelles du sujet.

En effet, dans son livre *Loin De Moi. Étude sur l'identité*, publié en 1999, le philosophe Clément Rosset montre comment l'identité sociale détermine souvent considérablement l'identité personnelle dans la mesure où elle détermine ultimement le vécu du sujet dans sa dimension la plus personnelle.

Et Clément Rosset d'évoquer les cas extrêmes de disqualification de la part de la société du vécu du sujet, qui correspondent à de véritables meurtres d'âme. En effet, dans ces cas, l'identité sociale ne tient aucun compte du vécu subjectif ou des expériences singulières du sujet ainsi que de la signification toujours personnelle que celles-ci prennent à ses propres yeux. Elle ne se réfère pas à son monde intérieur qui est par essence invisible. Elle ne prend en compte que ses actes. Or cela peut entraîner une méconnaissance totale des véritables motivations et motifs du sujet. En effet, les actes du sujet sont le fruit de délibérations intérieures qui les justifient et qui sont invisibles, inaccessibles le plus souvent à autrui, et à la société.

Or, ce sont ultimement ces actes visibles qui déterminent l'identité sociale d'une personne. Il s'en suit que lorsqu'une personne tente de se choisir elle-même en posant des actes, en prenant des décisions, ses motivations et ses intentions peuvent être incomprises. L'action du sujet peut alors susciter l'incompréhension, voir le rejet et l'exclusion plus ou moins marquée du corps social.

Or cette stigmatisation ou ce rejet détermineront inévitablement le vécu et l'identité personnelle du sujet.

En effet, celui-ci éprouvera dans sa chair cette stigmatisation sociale et la non reconnaissance par autrui de sa vérité intérieure personnelle comme un scandale et une injustice, un échec personnel terrible, existentiel, qui risque de hanter sa subjectivité, sa vie intérieure en marquant le sujet au fer rouge, suscitant en lui un sentiment de colère et de révolte qui risque de l'enfermer dans un vécu indicible, qui sera ainsi doublement incommunicable et inacceptable pour autrui car étant injustifié aux yeux des autres.

L'identité personnelle du sujet risque alors d'être celle de l'incompris, du paria, de l'exclu, du stigmatisé dont la révolte risque fort bien de ne pas être perçue comme légitime. Dans ce cas l'identité sociale du sujet sera complètement aliénante, disqualifiante. En effet, celui-ci pourrait alors être perçu comme un inadapté, voir dans des cas extrêmes comme un déséquilibré.

Le vécu du sujet sera alors dominé par un sentiment d'impuissance radicale qui le condamne à une mort psychique par incapacité de se faire comprendre et donc d'être accepté, reconnu.

Ce sentiment d'être incapable de partager son vécu avec autrui peut entraîner chez le sujet un tel sentiment de solitude intérieure qu'il peut en devenir intolérable.

Tout ce processus de disqualification peut, selon Rosset, entraîner alors chez le sujet un sentiment de perte de son identité personnelle. D'où une dépersonnalisation lui faisant sentir qu'il est dépossédé de sa propre subjectivité, de lui-même. D'où un sentiment de devenir étranger à lui-même.

Le sujet peut très bien alors, du fait d'une telle situation, éprouver un sentiment de persécution qui l'emprisonne dans un vécu quasi-autistique. D'où le risque mentionné par Rosset de l'effondrement psychologique du sujet du fait de ce vécu persécutif intolérable qui l'empêche désormais de communiquer avec son entourage et d'être lui-même, et d'où par conséquent le

risque que le sujet sombre dans la folie et développe un véritable délire paranoïaque de persécution qui fasse écho à son vécu, et par le moyen duquel il arrive enfin à exprimer son sentiment justifié, bien que dénié par son entourage social, d'être réellement persécuté, et cela dans la mesure où il est incompris, disqualifié et stigmatisé par son entourage et par la société. Ainsi, une telle disqualification peut signifier la mort sociale de l'individu, et finalement sa mort symbolique et sa destruction en tant que sujet à part entière, son aliénation définitive.

D'où l'enjeu existentiel de se choisir soi-même par des décisions, des actes suffisamment créatifs pour permettre l'auto-affirmation sociale et existentielle de soi et l'accès ainsi du sujet à la reconnaissance sociale de sa vérité personnelle. En effet, c'est de la créativité du sujet que dépend sa capacité à accéder à une identité sociale qui lui permette d'exprimer ses aspirations profondes et de s'épanouir en se réalisant soi-même. Le sujet accède alors au vrai self, autrement dit à une identité qui reflète sa vérité personnelle.

Or comment accéder à la créativité et se choisir soi-même et espérer être compris et reconnu par autrui lorsque la culture qui nourrissait la vie intérieure des individus et les reliait les uns aux autres a cédé la place à *la barbarie* comme le dit si bien Michel Henry.

Ainsi, à titre d'exemple, le règne de la technique et du positivisme scientifique dans certaines sciences humaines, spécialement dans certaines récentes approches qui prétendent réduire la subjectivité à un objet du monde parmi d'autres, connaissable scientifiquement, menace de détruire toute forme de vie intérieure, toute forme de subjectivité.

En effet, on ne peut réduire la subjectivité à des structures sociales, cognitives, psychiques ou organiques présumées qui se veulent universelles et qui produiraient cette subjectivité de manière déterministe et mécanique.

Outre que cette réduction nie la singularité de chacun et finalement la possibilité même de la liberté humaine, réduisant toute personne à un objet, un automate, elle repose sur une méconnaissance de l'intériorité de chacun qui est toujours invisible, inaccessible à autrui à travers les représentations de celui-ci.

Prétendre dégager des lois biopsychologiques et des structures socio-familiales qui s'appliqueraient à tous et soumettraient la psyché au déterminisme, c'est ignorer ce qui fait la singularité de chacun. Or le seul moyen d'y accéder c'est à travers la relation intime et le partage affectif et intellectuel de sentiments et de pensées, autrement dit c'est à travers l'intersubjectivité. Sinon on risque de plaquer sur le vécu d'autrui des interprétations toutes faites et des connaissances théoriques dégagées à partir de généralisations faites à partir de l'observation de certaines structures sociales, ou de certaines personnes transformées en cas qu'on prétend connaître comme on connaît un objet.

Pour éviter cet écueil, des psychanalystes recommandent d'opérer envers le vécu du patient la réduction phénoménologique, l'épochè, initialement conceptualisée par le philosophe Husserl, grâce à laquelle l'analyste s'abstient de disqualifier ce vécu en le ramenant à du déjà vu ou à des schémas théoriques préalables qu'il plaquerait sur le vécu du patient, objectivant ainsi celui-ci, et transformant ainsi l'autre en objet.

Le psychanalyste inspiré par la méthode phénoménologique, adopte alors une attitude descriptive à l'égard du vécu du patient sans se prononcer sur la validité objective des représentations et des affects de celui-ci, pour éviter d'être dans le jugement.

Il est alors à l'écoute de la subjectivité du patient, de son intériorité dans sa dimension inconsciente notamment, à travers la relation intimiste qui le lie à son patient, en étant par son contre-transfert, c'est-à-dire par son affectivité plutôt que par son pur intellect, à l'écoute du transfert que celui-ci éprouve dans le cadre de la relation analytique, c'est-à-dire en étant par son corps à l'écoute de l'affectivité du patient.

Il s'agira alors pour l'analyste d'éviter de considérer la connaissance que le patient prétend avoir de lui-même et du monde à travers l'auto-affection par laquelle il fait l'épreuve de lui-même et du monde, autrement dit son expérience subjective, qui est toujours invisible et inaccessible à autrui à travers les représentations de celui-ci, comme étant une connaissance forcément biaisée, naïve ou illusoire. Parce que c'est cette vie subjective, cette vie intérieure qui constitue ultimement la vérité du sujet, et c'est à elle qu'il faudrait prêter la plus grande attention et le plus grand respect, en évitant autant que possible d'être dans le jugement.

D'ailleurs, dans cette perspective, la psychanalyste Adela Abella préconise, (dans un Rapport préparatoire intitulé *L'analyste et son rapport à la théorie*, présenté dans le cadre du 83ème Congrès des Psychanalystes de Langue Française intitulé : *Affect, Théorie*, qui s'est tenu en 2023 en Suisse à Lausanne) d'abolir dans le cadre analytique la dissymétrie par laquelle l'analyste se pose en Sujet Supposé Savoir. En effet, Abella considère que l'analysant, c'est-à-dire le patient, est lui aussi supposé savoir, qu'il a une connaissance personnelle de son propre vécu et des tenants et aboutissants de celui-ci qui ne devrait pas être disqualifiée ou tenue comme forcément naïve.

En effet, Abella préconise dans ce Rapport, à la suite du psychanalyste Ahumada (2011) de se fonder, pour connaître le vécu de l'analysant, sur

...Des inférences et conjectures construites sur la base de l'ostension, terme proposé par B. Russel qui désigne l'acte de montrer, de présenter directement la preuve de ce qu'on avance. L'ostension repose sur l'expérience directe dans la séance autant de la part de l'analyste qui interprète que de l'analysant qui juge, accepte ou rejette l'interprétation qui lui est donnée.

Abella 2023: 8

A travers l'ostension, il s'agirait pour l'analyste comme pour l'analysant, de se référer à l'expérience intime que chacun éprouve au sein de la cure à travers le transfert et le contre-transfert, et au sens toujours intime et personnel, subjectif, que chacun de ces deux protagonistes accorde à son vécu au sein de la relation transféro-contre-transférantielle. Il ne s'agit pas de prouver des faits objectifs mondains, mais de révéler la subjectivité de l'analysant, telle qu'elle se manifeste et se rejoue dans la relation transféro-contre-transférantielle, et notamment dans sa dimension initiale inconsciente.

En effet, Adela Abella affirme dans le rapport du CPLF cité ci-dessus, que :

La mise en mots qu'est l'interprétation tente d'attirer l'attention de l'analysant sur les messages autant sémantiques qu'analogiques (d'action et d'émotion) révélateurs de ses fantasmes inconscients dans le *hinc, nunc, mecum*. (Pichon-Rivière, 1979). (...). Ce que l'analyste pense avoir compris lui permet ainsi de « cartographier » les faits psychiques qui sont là et qu'il identifie, dans une approximation plus ou moins juste, demandant à être affinée et renouvelée, à travers le double canal de la communication verbale et analogique. Une fois cette approximation cartographique ayant été transmise à

l'analysant, ce dernier dispose de la liberté de réévaluer ses « théories » inconscientes, en acceptant ou réfutant les propositions de l'analyste, acceptation ou réfutation qui se fait, encore une fois, plus par ostension que par compréhension intellectuelle voire par séduction.

Abella 2023: 9

Ainsi, dans cette perspective, l'analysant peut légitimement rejeter l'interprétation qui lui est donnée par son analyste concernant ses propres fantasmes inconscients, qui a à tenir compte de ce rejet et du point de vue de l'analysant, sinon la relation entre les protagonistes risquerait de se transformer en simple rapport de force qui soumet l'analysant à une violence qui peut être traumatique pour celui-ci.

Or, souvent la vie intérieure des individus se trouve méconnue et disqualifiée par de nombreuses approches psychologiques et sociales modernes qui se veulent scientifiques.

Ainsi, pour toutes les raisons évoquées ci-dessus, Henry conclut-il à juste titre que la société techno-médiatique, qui est la conséquence de la révolution galiléenne qui se voulait méthodologique et circonscrite dans son application, et qui a résulté de la généralisation des principes de celle-ci et leur application à l'ensemble des domaines de la vie des humains et cela grâce au développement scientifique et technique qui s'en est suivi, cette société donc empêche les individus de développer leur vie intérieure, débouchant ainsi sur une nouvelle forme de barbarie qui génère de la misère affective et qui affecte le lien social, entraînant une atomisation de celui-ci et une transformation des individus en soldats d'une guerre économique continue où chacun se trouve en conflit avec tous.

Dans cette perspective la démocratie selon Henry ne constitue plus que le masque du règne de la médiocrité du fait du nivellement par le bas auquel elle donne lieu du fait que c'est la loi du plus grand nombre qui dicte le contenu des valeurs et des messages médiatiques.

En effet, la seule loi que connaisse l'univers médiatique est celui du profit et des parts de marché comme le rappelle à juste titre Henry.

Conclusion

Pour Michel Henry la culture subsiste alors comme un acte de résistance individuelle à cette nouvelle forme de barbarie qui se manifeste par le règne de la futilité, de la vulgarité et du matérialisme et finalement de la cupidité et de la violence qui sont autant de formes que prend la fuite de soi de la part des individus dans le monde de la technique qui s'est autonomisé et qui n'est plus motivé que par la quête du profit comme unique valeur. D'où la destruction du lien social à travers le creusement des inégalités et le recul des valeurs humaines de solidarité.

Or, la culture se maintient chaque fois qu'une personne se réapproprie de manière personnelle, singulière, la tradition spirituelle, esthétique, éthique, littéraire, religieuse et philosophique qui permet à la subjectivité de chacun de s'accroître elle-même et de libérer ainsi l'énergie du Désir qui ne cesse jamais de s'intensifier. Dans ce cas la subjectivité se manifeste dans les formes d'activités les plus propres à assurer l'épanouissement des pouvoirs psychiques du sujet à travers l'accès à la créativité qui permet la réalisation de soi.

Cependant, l'individu qui cherche quand même à cultiver sa vie intérieure et à se relier intensément à autrui se heurte souvent à l'incompréhension de son entourage social. D'où souvent le sentiment de solitude spirituelle, intellectuelle et affective qu'il pourrait être amené

à vivre. D'où le risque d'être marginalisé que relève à juste titre Henry lorsqu'il dit à la fin de son livre que « la culture (...) demeure dans une sorte d'incognito » elle est partagée désormais par des « individus esseulés (...) [qui voudraient la] transmettre, [et] permettre ainsi à chacun de devenir ce qu'il est, d'échapper à l'insupportable ennui de l'univers techno-médiatique, à ses drogues, (...), mais celui-ci les a réduits au silence une fois pour toutes » (Henry 2008: 247).

En effet, aucun individu ne saurait être heureux dans une société malheureuse ou barbare, ne serait-ce que du fait qu'il éprouverait le besoin impérieux, s'il avait la chance de pouvoir cultiver une vie intérieure suffisamment riche, de partager sa joie et cette richesse intérieure avec autrui, d'où le risque qu'il encourt d'être envahi par le sentiment d'impuissance lorsqu'il sent qu'il n'arrive pas à contribuer à changer le cours des choses, à agir sur son environnement pour faire reculer la barbarie ambiante dont il ne peut qu'être affecté au plus profond de lui-même.

Espérons cependant avec Michel Henry que la culture connaisse une nouvelle renaissance. D'ailleurs, il ne désespère pas de voir « le monde (...) sauvé par quelques-uns » (Henry 2008: 247). De toutes façons la culture a toujours été le fait de quelques-uns, nous pouvons penser à Socrate ou Platon chez les Grecs à titre d'exemple ou encore au Christ et à la révolution de l'amour qu'il a opérée.

Bibliographie :

Abella, A. (2023). L'analyste et son rapport à la théorie. Rapport préparatoire présenté dans le cadre du 83eme Congrès des Psychanalystes de Langue Française intitulé *Affect, Théorie* qui s'est tenu en Suisse à Lausanne du 18 au 21 mai 2023.

Ahumada, J. L. (2011). *Insight: essays on psychoanalytic knowledge*. New Library of Psychoanalysis.

Bauman, Z. (2019). *Retrotopia* (trad.) F. Joly. Paris: Editions Premier Parallèle. (Extraits ont été publiés par M. Lemonnier dans 'Le testament de Zygmunt Bauman' *l'Obs* du 29 mars 2019 numéro 2837: 73.

Darras, F. (2017). Ils ont osé. La main de la CIA *Marianne* numéro 1041 du 10 au 16 Mars 2017: 10.

Henry, M. (2007). *Michel Henry. Entretiens*. La Rochelle : Sulliver.

Henry, M. (2008) [1987]. *La barbarie*. Paris: PUF.

Juliet, C. (2001). *Ce long périple*. Paris: Bayard.

Juliet, C. *Journal*. 10 vols, 1978-2020. Paris: P.O.L

Pichon-Riviere, E. (1979). *Teoria del vinculo*. Buenos Aires: Nueva Visión.

Polony, N. (2019). Combattre le néolibéralisme au nom du libéralisme *Marianne* numéro 1142, 1^{er} au 7 février 2019: 3.

Rosset, C. (1999). *Loin de Moi. Etude sur l'identité*. Paris. Les éditions de Minuit.

Vargas Llosa, M. (2015). Entretien à *Marianne* numéro 949: 82.